

BILL READINGS

Dans les ruines de l'université

Traduit de l'anglais par Nicolas Calvé

Avant-propos de Jean-François Vallée

LUXX | HUMANITÉS

Extrait de la publication

DANS LES RUINES
DE L'UNIVERSITÉ

Bill Readings

DANS LES RUINES DE L'UNIVERSITÉ

Traduit de l'anglais par Nicolas Calvé

Avant-propos de Jean-François Vallée



La collection « Humanités », dirigée par Jean-François Filion, prolonge dans le domaine des sciences l'attachement de Lux à la pensée critique et à l'histoire sociale et politique. Cette collection poursuit un projet qui a donné les meilleurs fruits des sciences humaines, celui d'aborder la pensée là où elle est vivante, dans les œuvres de la liberté et de l'esprit que sont les cultures, les civilisations et les institutions.

Dans la même collection :

- Pierre Beaucage, *Corps, cosmos et environnement chez les Nahuas de la Sierra Norte de Puebla*
- Francis Dupuis-Déri, *Démocratie. Histoire politique d'un mot*
- Ellen Meiksins Wood, *L'empire du capital*
- Ellen Meiksins Wood, *L'origine du capitalisme*
- Ellen Meiksins Wood, *Des citoyens aux seigneurs*
- Jean-Marc Piotte, *La pensée politique de Gramsci*
- Raymond Williams, *Culture et matérialisme*

© The President and Fellows of Harvard College, 1997
(Harvard University Press)
Titre original : *The University in Ruins*

© Lux Éditeur, 2013
www.luxediteur.com

Dépôt légal : 3^e trimestre 2013
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-89596-171-0

Ouvrage publié avec le concours du Conseil des arts du Canada, du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

AVANT - P R O P O S

Bill Readings (1960-1994)

BILL READINGS, décédé dans un accident d'avion de la compagnie American Airlines le 31 octobre 1994, appartient à la race des comètes. Malgré la brièveté fulgurante de sa vie d'intellectuel, il laisse en effet une œuvre prolifique dont le présent ouvrage, publié par Harvard University Press un an après sa mort¹, constitue sans aucun doute l'aboutissement.

Formé au Balliol College de l'Université d'Oxford, où il a soutenu une thèse de doctorat sur la poésie de Milton et de Marvell², Bill Readings a enseigné ensuite à l'Université de Genève, puis à l'Université de Syracuse aux États-Unis, avant de terminer, prématurément, sa carrière au Département de littérature comparée de l'Université de Montréal, où il a dirigé notamment la revue *Surfaces*, une des premières revues savantes électroniques dans le domaine des lettres et des sciences humaines.

Readings s'est d'abord fait connaître pour sa traduction en anglais des écrits politiques de Jean-François Lyotard³, dont il a été aussi le premier à présenter, dans un livre complet, la pensée aux États-Unis⁴. Il a coédité deux ouvrages collectifs⁵ et publié plus de 30 articles dans le domaine des études littéraires et de la théorie critique sur une grande diversité d'auteurs (Shakespeare, Milton, Dryden...), de théoriciens (Walter Benjamin, Paul de Man,

Jacques Derrida, Jean-François Lyotard...) et de sujets (la théorie, le féminisme, la déconstruction, la postmodernité, l'histoire de l'art, la politique, la Renaissance...)⁶.

L'intérêt de Bill Readings pour la transformation de l'université contemporaine s'inscrit dans une longue tradition de réflexion sur la notion de culture (de Newman à Raymond Williams en passant par C.P. Snow et bien d'autres encore), ainsi que dans le contexte historique plus particulier de sa participation active aux débats entourant l'avenir du cursus d'enseignement pendant les fameuses *culture wars* aux États-Unis à la fin des années 1980 et au début des années 1990. Cette époque voit l'émergence de nouvelles disciplines spécifiques (études féministes, études gaies et lesbiennes, études postcoloniales) et, surtout, des *Cultural Studies*, dont l'avènement, pour Readings, constitue un symptôme du déclin du modèle de l'université fondée sur la culture, cette dernière étant devenue un simple « objet d'étude » parmi d'autres et non plus le principe moteur de l'institution. C'est à cette même époque, en cette ère de domination croissante des grandes sociétés transnationales, que commence à s'imposer le nouveau modèle de l'université à la fois centrée sur l'idée technocratique de l'excellence et de plus en plus détachée politiquement de l'État-nation. Cela explique sans doute pourquoi cette analyse de l'université, qui date de près de 20 ans, paraît encore si actuelle et même prophétique aujourd'hui. Car le diagnostic lucide de Bill Readings a maintenant été confirmé, la maladie s'est répandue : nous errons dorénavant dans les ruines de l'ancienne université, qui reposait sur l'idée de culture.

Bill Readings se refusait cependant à toute forme de nostalgie envers ce modèle culturel et national de l'université, tout aussi suspect selon lui (bien que pour d'autres raisons). Les solutions qu'il propose pour négocier avec la situation actuelle de l'université « posthistorique » peuvent (et doivent !) être *discutées*. C'est précisément ce qu'aurait voulu Bill. Engagé politiquement dans le Parti travailliste britannique, porté par le rythme du mouvement punk londonien, aguerri par sa participation polémique à de nombreuses conférences internationales et par sa pratique engagée de l'enseignement en Europe et en Amérique du Nord (où il a marqué nombre d'étudiants), il aurait voulu que nous débattions dans le respect des différends qu'il refusait toujours de réduire à des consensus illusoires ou à de nouveaux grands récits émancipateurs et autonomistes. Ce livre n'est donc qu'un point de départ, un des premiers énoncés importants d'une conversation polémique déjà bien engagée. Il s'agit maintenant d'apprendre à débattre et à penser, ensemble, différemment et en toute lucidité, dans les ruines de l'université.

Jean-François VALLÉE

Introduction

LES JÉRÉMIADES ne manquent pas quant à la « trahison » et à la « faillite » de l'enseignement de la culture générale à l'université¹. L'enseignement, affirme-t-on, pâtit d'une survalorisation de la recherche, tandis que cette dernière se trouve de plus en plus déconnectée des besoins du monde réel ou de ce que le « lecteur moyen » est en mesure de comprendre. Les critiques ne se résument pas, comme certains professeurs semblent le croire, aux simples lamentations de médias grand public mus par le ressentiment de certains commentateurs, frustrés d'être tenus à l'écart de la terre bénie de l'université. Privés à jamais de la possibilité de siéger à un conseil de faculté, ces experts, soutient-on, évacueraient leurs frustrations sur l'université, contraints de se consoler avec leurs salaires mirobolants et leurs bonnes conditions de travail. Non, le dénigrement de l'université par les médias ne résulte pas de rancœurs personnelles, mais plutôt d'une incertitude plus diffuse vis-à-vis du rôle de l'institution et de la nature même des normes à l'aune desquelles elle devrait être évaluée. Le fait que, en Amérique du Nord, ces attaques s'intensifient alors même que la structure de l'institution universitaire est en pleine mutation n'a rien d'une coïncidence.

Non seulement le corps professoral est en voie de prolétarianisation et les grandes universités font de plus en plus

appel à des chargés de cours à forfait ou à temps partiel (avec l'apparition concomitante d'une poignée de vedettes grassement payées)², mais la production même du savoir devient incertaine. Une lutte interne de légitimation relative à la nature du savoir des sciences humaines³, par exemple, n'aurait jamais pris les proportions d'une crise si elle ne s'était accompagnée d'une crise de légitimité externe. Les conflits entourant les méthodes de recherche et les théories dans chaque discipline n'auraient pas fait la manchette si la notion même de projet de recherche n'était devenue floue. Ainsi, ce livre n'a pas pour simple objectif d'affirmer que l'université doit reconnaître que les dernières avancées théoriques en physique des particules ou en études littéraires rendent obsolètes les vieux paradigmes de la recherche et de l'enseignement. Il ne consiste pas non plus en une énième tentative de plonger dans le magma d'opinions souvent contradictoires ayant cours dans l'université d'aujourd'hui. Il vise plutôt à dresser un diagnostic structurel des changements qui touchent aujourd'hui la fonction de l'université comme institution, afin de défendre la nécessité de redéfinir son rôle social au sens large. On n'a plus d'idée précise de la place que devrait occuper l'université dans la société, ni même de la nature exacte de la société, et les intellectuels ne peuvent se permettre d'ignorer les transformations qu'elle connaît en tant qu'institution.

Quelques avertissements préalables s'imposent cependant. Ce livre s'intéresse avant tout à une certaine conception, occidentale, de l'université, laquelle a été massivement exportée et connaît aujourd'hui des mutations qui risquent de continuer à déterminer les paramètres

d'un débat transnational sur la question. Si je me penche aussi sur les changements qui touchent actuellement l'université nord-américaine, c'est parce qu'on ne peut réduire le processus d'« américanisation » à une simple extension de l'hégémonie culturelle des États-Unis. Je soutiens en fait que l'« américanisation » dans sa forme actuelle est un synonyme de mondialisation, au sens où cette dernière ne consiste pas en un processus neutre auquel Washington et Dakar participeraient de manière égale. Cependant, le processus d'expropriation par le capital transnational que constitue la mondialisation a aussi des conséquences néfastes sur les États-Unis et le Canada, comme l'a montré de manière explicite le documentaire *Roger and Me*, qui portait sur le sort de la ville de Flint, au Michigan. Son réalisateur, Michael Moore, y attribuait l'appauvrissement dramatique de cette petite ville jadis prospère à la fuite des capitaux vers des régions plus rentables, et ce, malgré le fait que les affaires allaient relativement bien pour General Motors au moment de la fermeture de ses usines. En raison de la dévastation qui en a résulté (et qu'on a vainement tenté de compenser en faisant de la ville une attraction touristique avec la création du parc à thème Autopark), la majorité des emplois qu'on trouve aujourd'hui à Flint sont payés au salaire minimum et sont cantonnés au secteur des services. De nos jours, l'« américanisation » consiste moins en une forme d'impérialisme pratiqué par une nation qu'en l'imposition généralisée de rapports d'argent⁴ en lieu et place de la notion d'identité nationale comme déterminant de toutes les dimensions de la participation à la vie

sociale. L'« américanisation » suppose donc la fin de la culture nationale.

L'actuelle transformation du rôle de l'université est avant tout déterminée par le déclin de la mission de culture nationale qui, jusqu'ici, avait été la raison d'être de l'institution. Je suis convaincu que les perspectives se dégageant de la création de l'Union européenne laissent présager un avenir comparable pour les universités du Vieux Continent, et ce, tant à l'Ouest qu'à l'Est, où des projets comme celui de George Soros tendent eux aussi à dissocier l'université de l'idée même d'État-nation⁵. En résumé, l'université est en train de devenir une institution d'un type différent, qui n'est plus liée à la destinée de l'État-nation par son rôle de création, de protection et d'inculcation d'une certaine idée de la culture nationale. La mondialisation de l'économie a pour corollaire un déclin relatif de l'État-nation en tant qu'instance principale de la reproduction du capital dans le monde. De son côté, l'université se transforme en organisation bureaucratique transnationale, qui peut être liée à une structure étatique plurinationale comme l'Union européenne ou fonctionner de façon indépendante, comme une société transnationale. La publication récente, par l'Unesco, de l'ouvrage d'Alfonso Borrero Cabal intitulé *L'université aujourd'hui* offre un bon exemple des modalités de ce glissement bureaucratique⁶. Borrero Cabal y met l'accent sur l'*administrateur* – plutôt que sur le professeur – comme figure centrale d'une institution dont il envisage la mission selon une logique généralisée d'« imputabilité » en vertu de laquelle celle-ci doit viser l'« excellence » dans tous les aspects de son fonctionnement. La crise que traverse

aujourd'hui l'université occidentale découle d'une mutation fondamentale de son rôle social et de son fonctionnement interne, laquelle mutation menace le rôle essentiel qu'y jouent les disciplines humanistes traditionnelles.

Poser un diagnostic aussi global m'amène bien sûr à négliger les tendances contradictoires et les différents rythmes auxquels le discours de l'« excellence » se substitue à l'idéologie de la culture (nationale) d'une institution à l'autre ou d'un pays à l'autre. Par exemple, dans un geste qui semble aller dans une direction opposée à ce que laisse entendre mon argumentation sur l'État-nation, le Parti conservateur du Royaume-Uni tente actuellement de mettre en place un « programme d'études national » uniforme pour l'enseignement secondaire. De telles propositions de « réforme » ne contredisent pas pour autant ma thèse : ce livre porte plus spécifiquement sur l'autonomisation de l'enseignement *supérieur* par rapport à l'État-nation, et ces réformes risquent donc d'accentuer les différences structurelles entre l'école secondaire et l'université, en particulier en ce qui concerne les liens de ces institutions avec l'État. En outre, le fait qu'un établissement aussi ancien que le New College d'Oxford se soit mis à claironner son attachement à l'« excellence » dans toutes ses communications publiques, telles ses offres d'emploi, me semble fort révélateur des tendances à long terme de l'enseignement supérieur.

Comme je me pencherai essentiellement, dans cet essai, sur une certaine « américanisation » qui affranchit peu à peu l'université de ses liens directs avec l'État-nation, j'ai tendance à accorder beaucoup d'importance aux lettres et aux sciences humaines dans mon effort de

compréhension de l'université contemporaine. Ce choix nécessite quelques explications préalables. En concentrant mon attention sur la notion de « culture », je pourrais laisser l'impression que les sciences humaines constituent l'essence même de l'université, le lieu où s'accomplit sa mission politique. Que mes propos soient ainsi perçus serait regrettable pour au moins deux raisons importantes. D'abord, je ne considère pas les sciences naturelles comme des projets positivistes visant l'accumulation d'un savoir neutre et, partant, à l'abri de tout problème sociopolitique. Comme nous le verrons plus loin, le déclin de l'État-nation (que je crois bien réel malgré la résurgence du nationalisme en certains endroits) et la fin de la guerre froide ont un impact considérable sur le financement et l'organisation des sciences naturelles. Ensuite, la démarcation entre les sciences humaines et les sciences naturelles n'est pas aussi nette que ce que les murs séparant les facultés peuvent laisser croire. La place de choix qu'occupent souvent les sciences naturelles à l'université découle de leur *analogie* avec les sciences humaines. Celle-ci est frappante lorsqu'il est question des récits qui fondent le discours pédagogique. Par exemple, un lauréat du prix Nobel de physique à qui j'ai demandé quel est selon lui l'objectif des études de premier cycle dans sa discipline m'a répondu que celui-ci consistait à initier les étudiants à « la culture de la physique⁷ ». Cet emprunt à C.P. Snow m'est apparu à la fois astucieux et honnête dans la mesure où le caractère réfutable des savoirs propres à la physique (en fait, les étudiants du premier cycle apprennent des notions qu'ils devront rejeter s'ils poursuivent leurs études) exige d'envisager la

connaissance comme une *conversation* entre membres d'une communauté plutôt que comme une simple accumulation de données empiriques. C'est par rapport au modèle d'institutionnalisation du savoir dont les sciences humaines (en particulier les départements de philosophie et de littérature nationale) ont historiquement été les gardiennes que la réalité institutionnelle des sciences naturelles à l'université doit être comprise. Ainsi, dans ses grandes lignes, ma thèse selon laquelle la notion de culture en tant que source de légitimité de l'université moderne a atteint la fin de sa vie utile peut autant s'appliquer aux sciences naturelles qu'aux sciences humaines, bien que ces dernières perçoivent plus directement la perte de légitimité de la culture comme une menace⁸.

Professeur dans un département appartenant à la sphère des sciences humaines (bien que celui-ci ressemble à peine au département où l'on m'a « formé »), j'ai écrit ce livre en étant marqué d'une ambivalence profonde envers l'institution : par cette réflexion dont il est né, j'ai tenté d'échapper à l'alternative sans issue entre militantisme radical et désespoir cynique. Lorsque je discute avec des collègues, je suis encore porté à lancer des phrases qui commencent par « Dans une université digne de ce nom... », et ce, même s'ils savent – et je sais qu'ils le savent – qu'une telle institution n'a jamais existé. Cela ne serait pas bien grave, si ce n'est qu'invoquer de la sorte la vraie nature de l'institution ne me semble plus très sincère : il n'est plus possible de concevoir une université s'inscrivant dans l'horizon historique de son autoréalisation. Je soutiens que l'université ne participe plus au projet historique humaniste hérité des Lumières, soit

celui de la culture. Une telle affirmation comporte son propre lot de questions importantes. Est-on à l'aube d'une nouvelle ère pour l'université en tant que projet? Assistet-on plutôt au crépuscule de la fonction critique et sociale de l'institution? Et s'il s'agit d'un crépuscule, comment peut-on l'interpréter?

Certains seront tentés de qualifier le moment dont je fais état de « postmodernité » de l'université. Après tout, parmi les ouvrages sur le sujet qui ont été les plus étudiés se trouve *La condition postmoderne*, de Jean-François Lyotard, qui se penche sur les conséquences à tirer des questions que la postmodernité pose à la légitimation du savoir. Bien qu'il ait connu un vif succès après sa publication, ce livre, qui consistait avant tout en un rapport sur l'université préparé pour le gouvernement du Québec, a sans doute quelque peu déçu son client. Lyotard y affirme l'avoir écrit « au moment très postmoderne où cette université risque de disparaître⁹ ». La question de la postmodernité s'adresse autant à l'université qu'elle se pose au sein de celle-ci. Toutefois, si, dans l'ensemble, le postmoderne perd sa qualité de question pour devenir un prétexte au nom duquel des intellectuels condamnent un monde incapable de satisfaire leurs attentes, je préfère éviter de recourir à ce terme. Le danger saute aux yeux: il est si facile de se mettre à parler de l'« université postmoderne » comme s'il s'agissait d'une institution concevable, novatrice, plus critique, bref, d'une université *encore plus moderne* que l'université moderne. C'est pourquoi je préfère qualifier l'université contemporaine de « post-historique », ce qui me permet de soutenir que l'institution a survécu à elle-même, qu'elle est aujourd'hui la

survivante d'une époque où elle se définissait en tant que projet de développement *historique*, d'affirmation et de transmission de la culture.

Traiter de l'université et de l'État, c'est aussi, je crois, retracer l'histoire de la notion de culture. Je considère que l'université et l'État tels que nous les connaissons sont des institutions essentiellement *modernes*, et que le concept de culture doit être compris comme un moyen particulier de surmonter les tensions entre les deux. Néanmoins, avant d'être mal compris, je tiens à préciser que je ne cherche pas simplement à faire le procès de l'université. J'y travaille – et j'ai parfois même l'impression d'y vivre. Se contenter de critiquer l'université est d'ailleurs trop facile et n'a rien de très original. Après tout, l'université moderne fondée par les idéalistes allemands a pour particularité d'être le lieu de la critique. Comme l'a formulé Fichte, l'université n'a pas pour fin de transmettre de l'information, mais bien d'inculquer « l'art d'utiliser l'entendement comme faculté de juger¹⁰ ». Dans cette optique, on pourrait croire que toutes les critiques de l'université moderne sont des documents de politique interne n'ayant aucune incidence sur la structure profonde de l'institutionnalisation de la pensée.

Il importe également de mentionner d'emblée que, lorsque je traite de l'université « moderne », je pense à son modèle allemand institué par Humboldt à Berlin, un modèle largement imité sur lequel a aussi reposé l'essor de l'enseignement supérieur dans l'Occident d'après-guerre. Je soutiens que, l'université devenant posthistorique, ce modèle arrive actuellement à son crépuscule. C'est pourquoi *L'âme désarmée*, d'Allan Bloom, me

semble plus au diapason de la réalité que les remèdes progressistes proposés par Jaroslav Pelikan dans son *The Idea of the University*, qui nous ramène à la mission perdue de l'enseignement de la culture générale¹¹.

Dans ses lamentations conservatrices, Bloom admet au moins que l'autonomie du savoir en tant que fin en soi est menacée, dans la mesure où nul *sujet* n'est plus capable d'incarner ce principe. Ainsi n'a-t-il cessé de tourner en ridicule une bonne partie de ce que produit l'université, qu'il juge incompréhensible et sans intérêt pour quelque étudiant que ce soit (lire « étudiant jeune, blanc, masculin et américain »). Pelikan, de son côté, s'amuse à dire, dès les premières lignes de sa préface, que son livre qui reprend l'intitulé du cardinal Newman (*The Idea of the University*) aurait tout aussi bien pu prendre le titre d'un autre ouvrage du même auteur, l'*Apologia pro vita sua* (Défense de sa propre vie). Cette blague éveille ma suspicion, car je suis plutôt d'accord avec la conclusion de Bloom selon laquelle l'histoire de ce qu'il nomme « l'aventure [de] l'enseignement de la culture générale¹² » est désormais privée de héros. Ni héros étudiant pour s'y lancer ni héros professeur pour la conclure.

La lecture d'un ouvrage comme *The American University: How It Runs, Where It Is Going*, de Jacques Barzun, permet de se faire une idée des causes de cette situation¹³. Paru en 1968, le livre a été réédité au début des années 1990 par University of Chicago Press, ce qui est assez remarquable pour un texte dont la première édition était sciemment intempestive au moment de sa publication. Dans un post-scriptum rédigé en mai 1968 et suivant la préface de janvier 1968 (lieu ironique s'il en est un¹⁴),

Barzun affirme ne trouver « aucune raison de revoir ou d'augmenter » son texte terminé six semaines avant « la flambée de contestation étudiante du 23 avril [1968], qui a perturbé les activités de l'Université Columbia¹⁵ ». Une telle insouciance peut paraître étrange dans un ouvrage axé sur la manière dont doit agir un administrateur. Elle se révèle cependant moins paradoxale dès qu'on réalise que Barzun, par son discours, cherche à faire de l'administrateur éclairé le nouveau héros de l'histoire de l'université. Ainsi propose-t-il explicitement la constitution d'une strate autonome d'administrateurs non universitaires au sein de l'université, soit un « deuxième échelon » :

Si on les embauche alors qu'ils sont encore jeunes, de tels hommes (sic) peuvent devenir des fonctionnaires réputés sans être des érudits ; ils peuvent jouir du prestige qui leur est propre et profiter pleinement du confort que bon nombre de gens attribuent à la vie sur les campus ; enfin, ils peuvent en faire plus que tout agent, humain ou électronique, pour que cette extraordinaire machine fonctionne de manière efficiente¹⁶.

La figure centrale de l'université n'est plus le professeur, qui est à la fois savant et enseignant, mais le doyen, de qui relèvent tant ces apparatchiks que les professeurs. Barzun se distingue de Newman en ce qu'il a compris le type d'individu libéral que doit incarner la nouvelle université. L'administrateur aura bien entendu été étudiant et professeur en d'autres périodes de sa vie, mais c'est en sa qualité d'*administrateur* qu'il est appelé à relever le défi de l'université contemporaine.

C'est là que résident les origines de l'idée d'excellence, que j'aborderai dans le prochain chapitre. Notons tout de même que Barzun juge inutile de recourir à la notion d'excellence et sait reconnaître que celle-ci constitue une « ombre¹⁷ », tandis que Herbert I. London, dans son introduction à la réédition de *The American University* publiée 25 ans plus tard, déplore le fait que l'« excellence » n'est plus aussi véritable qu'au temps de Barzun¹⁸ en raison d'un « abandon presque total de l'objectif de l'excellence, dont on avait pourtant fait grand cas¹⁹ ». On peut ainsi constater que Barzun apparaît en saint Jean-Baptiste, Précurseur de l'excellence, préparant le terrain à la nouvelle loi (l'« excellence ») en utilisant les mots de l'ancienne (les « normes »), alors que London joue le rôle de saint Paul, affirmant que la nouvelle loi n'aura de réalité que si on l'applique strictement comme l'ancienne. Les choses se sont cependant accélérées depuis l'époque du Christ : le temps nécessaire à un nouveau report de l'accomplissement de la promesse messianique est passé de 35 à 25 ans.

Néanmoins, en comparant Barzun aux auteurs contemporains qui s'en réclament, je souhaite avant tout aborder une question de ton, ce ton qui distingue les travaux de Barzun (et de Pelikan) des dénonciations d'Allan Bloom, voire de Herbert I. London dans son introduction au livre de Barzun. La différence la plus frappante découle de la disparition de l'éloquence pompeuse résultant d'une autosatisfaction béate, à laquelle se substituent d'amères récriminations. Par exemple, là où Barzun voit de la bêtise, qu'il nomme « ridiculisme » (*preposterism*), London perçoit une « contamination²⁰ ».

La question du sexisme offre un exemple particulièrement révélateur de ce changement de ton. Tout au long de son livre, Barzun évoque les professeurs en recourant à la métonymie « les hommes ». Prenons pour exemple sa description de la dure réalité du jeune étudiant diplômé :

Après ses examens oraux, il doit rédiger une thèse (dont la méthode et le contenu importent moins que la vitesse d'exécution). Dans bon nombre de domaines, l'Europe ou d'autres pays étrangers sont incontournables... et décourageants ! Les demandes de bourses Fulbright, les enfants, une épouse qui travaille (ou qui est elle-même candidate), du travail supplémentaire à la bibliothèque, une langue étrangère... c'est un véritable cauchemar²¹ !

Alors que Barzun observe en passant que les femmes peuvent bel et bien accomplir adéquatement des tâches de secrétariat à l'université, voire entreprendre des études supérieures en vue de se préparer à porter les enfants de leurs collègues masculins, Bloom et London croient leur université menacée par des mégères folles à lier²². Bien que l'université fasse encore l'objet de livres marqués par la complaisance excessive de ses auteurs mâles (Pelikan en offre un exemple particulièrement probant), il est évident qu'un changement important s'est produit. Ce n'est pas que l'époque actuelle soit plus troublée ; après tout, Barzun demeure impassible devant le tumulte de 1968. Le problème auquel se heurtent Bloom et London découle plutôt du fait que personne ne peut sérieusement s'imaginer en héros de l'histoire de l'université, en parangon de l'être cultivé que cette grandiose machine s'active à produire jour et nuit.

Mes propres réticences à emprunter le ton satisfait dans lequel bon nombre de mes prédécesseurs semblaient se complaire ne découlent pas de quelque modestie de ma part. Après tout, je n'ai pas attendu la fin de ma carrière pour écrire un livre à propos de l'université. Ce qui compte – et donne le ton aux diatribes contemporaines –, c'est que le grand récit de l'université, axé sur la production d'un sujet cultivé et raisonnant, n'a plus cours. Il m'est donc inutile d'attendre. Je ne vais pas devenir un autre Jacques Barzun ; le système universitaire n'a plus besoin de tels imprécateurs. *L'individu* cultivé n'est plus en mesure d'incarner l'*institution* de façon métonymique. Nul universitaire ne peut plus prétendre avec sérieux incarner le sujet central d'un discours sur l'enseignement à l'université. À ce propos, le féminisme s'est avéré exemplaire en introduisant une vigilance active relativement aux différences de genre, de même que les analyses invitant à porter attention aux façons dont les corps sont « racialisés ». Ces deux courants sont les cibles de la vieille garde, car ils leur rappellent que nul professeur ne peut individuellement incarner l'université, un tel corps *ne pouvant que porter les marques de son genre et de sa race* plutôt que d'être universel.

Malgré ces circonstances, je ne considère pas pour autant qu'il faille renoncer à l'université en cherchant plutôt des raisons de sombrer dans le désespoir cynique. Dans ce livre, je me demande comment on pourrait reconcevoir l'université en cette époque où le grand récit de l'enseignement de la culture générale a cessé d'être la clé de voûte de l'institution – où, en fait, l'idée de culture ne constitue plus l'objet (ni en tant qu'origine ni en tant

que but) des sciences humaines. Mon regard sur le cours des choses est d'autant plus lucide que l'université où je travaille se trouve aujourd'hui dans une situation particulière. Cette situation pourra sembler dépassée aux yeux des lecteurs ignorant que le Québec, comme l'Irlande du Nord, est un territoire faisant partie du G7 où l'État-nation demeure un enjeu politique important plutôt qu'une simple excroissance résiduelle de l'intégration croissante de l'économie mondiale. L'Université de Montréal est un vaisseau amiral de la culture au Québec, où l'on n'a que récemment détrôné l'Église comme principale institution responsable de la culture francophone en Amérique du Nord. Le fait de travailler dans une grande université d'un État-nation (en particulier si celui-ci est en devenir) confère aux professeurs d'importants avantages, en ce que leurs activités d'enseignement et de recherche ne sont pas encore totalement soumises au jeu des forces du marché et n'ont pas besoin d'être justifiées par des considérations de performance optimale ou de rendement du capital investi. Je suis d'autant plus conscient de cette différence que j'ai jadis enseigné à l'Université de Syracuse, qui nourrit l'ambition de s'adapter parfaitement aux besoins du marché, un projet que ses administrateurs qualifient de «quête de l'excellence». Son chancelier d'alors, Melvin Eggers, répétait à l'envi que Syracuse est une institution dynamique qui aime mieux s'inspirer de la grande entreprise que de s'accrocher à ses vieux murs couverts de lierre. Chose intéressante, pendant mon séjour à Syracuse, l'université a adopté un nouveau logo. L'habituel blason orné d'une devise en latin qu'on voyait sur le papier à en-tête et les

Table

Avant-propos: Bill Readings (1960-1994)	5
Introduction	9
1 L'idée de l'excellence	39
2 Le déclin de l'État-nation	73
3 L'université dans les limites de la raison	87
4 L'université et l'idée de culture	99
5 La culture littéraire	111
6 <i>Cultural Studies</i> , guerres culturelles	141
7 L'université posthistorique	189
8 Le temps de l'année 1968	213
9 Sur la scène de l'enseignement	237
10 Habiter les ruines	261
11 La communauté du dissensus	281
Remerciements	301
Notes	303

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN SEPTEMBRE
2013 SUR LES PRESSES DES ATELIERS DE
L'IMPRIMERIE MARQUIS POUR LE COMPTE DE
LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN D'OR
DE LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

L'infographie est de Claude BERGERON

La révision du texte a été réalisée
par Robert LALIBERTÉ

Lux Éditeur
c.p. 129, succ. de Lorimier
Montréal, Qc H2H 1V0

Diffusion et distribution
Au Canada: Flammarion
En Europe: Harmonia Mundi

Imprimé au Québec
sur papier recyclé 100% postconsommation

Dans les ruines de l'université

Le rôle de l'université fait aujourd'hui l'objet d'un âpre débat. Sommes-nous à l'aube d'une nouvelle ère ou assistons-nous au crépuscule de la fonction sociale de cette institution séculaire? Pour le savoir, Bill Readings examine le sens qu'on a donné à l'université en Occident au fil des siècles. Faisant ressortir les liens existant entre cette évolution et le déclin de l'État-nation, il s'attarde sur l'émergence des *Cultural Studies*, pour lui symptôme de la disparition de la culture nationale comme justification de l'existence de l'université. Désormais gérée selon la rhétorique de «l'excellence», cette dernière est devenue un marché de production, d'échange et de consommation comme un autre.

Peut-on tirer quelque chose de cette institution transformée? S'inspirant, entre autres, de Lyotard, Derrida et Agamben, Readings offre des propositions concrètes pour habiter ses ruines et leur donner un sens nouveau.

« Readings lance un appel aux armes à ceux d'entre nous qui vivent et travaillent dans les universités [et] nous exhorte à bâtir quelque chose de différent. »

David HARVEY, *The Atlantic*

Bill Readings (1960-1994) était professeur de littérature comparée à l'Université de Montréal. Spécialiste de Jean-François Lyotard, c'est principalement par son entremise que le philosophe français a été découvert aux États-Unis.



Prix: 29,95\$ - 22€
ISBN 978-2-89596-171-0

Extrait de la publication